

---

# Il était une fois . . . : commentaires sur le mythe de la dominance des femmes

Susan Carol Rogers *New York University*

Traduction de Anne-Catherine Kennedy et Jean Lapointe

---

**Résumé:** L'auteure montre comment les articles de ce numéro spécial font partie de la nouvelle orientation dans l'étude de femmes/rapports sociaux de sexe. Passant en revue les grandes orientations qui ont marqué ce champ dans les 25 dernières années, elle signale que les études plus récentes abandonnent les généralisations catégoriques sur la dominance attribuées à la nature humaine pour favoriser des études plus localisées et plus spécifiques sur l'exercice et la distribution du pouvoir.

**Abstract:** The author shows how the articles in this special issue are representative of the new trends in women/gender studies. Reviewing the general orientations in that field for the last 25 years, she points out that more recent studies abandon broad generalizations on dominance attributed to human nature and emphasize more localized analyses of the distribution and use of power.

Il faut un certain effort pour se souvenir qu'il y a 25 ans l'anthropologie des sexes – de leur vécu social – émergeait à peine comme domaine légitime d'enquête. Il existait peu d'information ethnographique sur les activités et les expériences vécues des femmes, qui constituent la moitié de l'humanité. De plus, l'élaboration d'une méthode analytique justifiant et dirigeant l'étude des femmes – et du vécu social des sexes – était une entreprise qui minait les suppositions et les croyances qui étaient à la base de la discipline de l'anthropologie à cette époque. Depuis, ce domaine a connu de grands changements de statut. L'intérêt ethnographique pour l'étude des femmes est devenu plus normal qu'audacieux et de nos jours des outils analytiques considérablement plus perfectionnés ont été développés pour traiter ce sujet.

Mes champs de recherche ont changé depuis cette époque transformatrice des années soixante-dix, alors que nous étions occupées à la construction d'un nouveau domaine d'enquête. Quoiqu'il en soit, je trouve toujours intéressant d'examiner de temps en temps l'état de ce domaine maintenant bien établi, comme nous permet de le faire cet ensemble de travaux réunis dans un numéro spécial de la revue *Anthropologica*. Faisant de nécessité une vertu, j'ai construit mes commentaires en me référant à certains de ces vieux débats d'il y a une génération, dans la mesure où ils me paraissent pertinents au travail présenté dans ce numéro.

Plusieurs idées considérées comme évidentes selon les normes de l'anthropologie enseignée jusque dans les années soixante ont fait de l'étude des femmes et des relations entre les sexes soit un sujet sans intérêt soit un sujet extérieur aux limites de l'analyse et de la recherche ethnographique. Une de ces idées est la notion que les relations entre les hommes et les femmes sont déterminées en grande partie par des facteurs qui ne sont pas sujets aux règles de l'analyse sociale scientifique ou du moins aux règles d'analyse en anthropologie. Ces relations étaient considérées déterminées, dans le langage

d'Evans-Pritchard, par des «impondérables» (1965: 42) et étaient censées inclure les personnalités individuelles et les psychés, les relations sexuelles, les circonstances de vies individuelles et ainsi de suite. À cette époque il était entendu que les relations entre les sexes étaient moins une question d'arrangements sociaux ou de croyances culturelles qu'un phénomène lié à d'autres facteurs et elles étaient donc considérées comme faisant partie de ce genre de phénomène qui ne s'explique que très mal par l'analyse sociale ou culturelle.

Un autre précepte qui ralentissait le développement de l'étude des relations entre les sexes est la notion de la dominance masculine comme un des rares traits universels de la société humaine: c'est-à-dire que partout et toujours les hommes ont contrôlé les domaines d'activité susceptibles de l'être. Dans la mesure où elle était considérée universelle, cette caractéristique était perçue comme résultant de la nature humaine ou de la société (au singulier) humaine, ne méritant pas plus qu'une référence passagère dans les cours et dans les livres d'introduction à l'anthropologie (e.g. Evans-Pritchard, 1965: 54; Fox, 1969: 31-32; Richards 1972: 70). Les variations culturelles dans les modèles de domination n'étaient pas considérées importantes et le simple fait de la dominance masculine ne requérait que peu d'explication ou d'éclaircissement.

L'émergence de l'étude du vécu social des sexes ou des femmes comme domaine légitime d'étude anthropologique a nécessité l'élaboration de concepts nouveaux. Premièrement, en nous fiant au raisonnement développé dans le contexte des mouvements de libération de la femme à l'époque, nous avons rejeté l'idée que le statut de la femme et les relations du vécu social des sexes soient inscrits dans la «nature humaine», soutenant au contraire qu'ils sont déterminés en grande partie par des arrangements sociaux ou culturels particuliers. Il est évident que les relations entre hommes et femmes, comme toute chose, sont à un certain niveau uniques à chaque individu et formées par des circonstances et des situations complexes et particulières. Par contre, nous avons découvert (souvent dans le contexte du mouvement féministe) que dans ce domaine, comme dans plusieurs autres, les expériences, les attentes et les jugements que les gens ont d'eux-mêmes et des autres sont susceptibles de présenter des régularités qui s'expliquent en grande partie en référence aux arrangements sociaux et aux croyances culturelles. Compris comme n'étant ni simplement «naturelles», ni entièrement individuelles, les questions reliées au statut de la femme et des relations entre les sexes peuvent non seulement servir de matériel à un mouvement social mais peuvent

aussi former un domaine comportant des dimensions sociales et culturelles assez importantes pour en faire un sujet de recherche possible et rentable pour notre discipline.

À partir du moment où cela est accepté, nous pouvons nous attendre à découvrir des variations interculturelles considérables dans les systèmes de relation sociale et les modèles de comportement entre les sexes. L'étude du statut de la femme ou des relations qu'évoquent l'appartenance à une catégorie sexuelle, dans des sociétés particulières, pourraient éclairer d'importantes dynamiques sociales. L'étude du statut de la femme ou des relations entre les expériences sociales vécues des sexes dans des sociétés particulières pourraient éclairer d'importantes dynamiques sociales ou des caractéristiques culturelles, tandis que les comparaisons interculturelles du vécu social des sexes ont le potentiel d'accroître notre compréhension des dimensions sociales et culturelles dans ce domaine de la société humaine et des sociétés particulières.

La question de la validité de la dominance masculine comme attribut universel de l'humanité devint un énorme débat au centre de la littérature anthropologique sur les femmes et le vécu social des sexes pendant cette période où nous tentions de redéfinir ou rejeter l'ancien bobard qui nous avait été enseigné (Quinn, 1977; Rapp, 1979; Rogers, 1978). Ce débat se concentrait largement sur l'élaboration ou le réexamen des dites «vérités» qui servaient à prouver l'universalité de la dominance masculine: un modèle pan-humain d'isolement des femmes à des tâches domestiques et aux domaines privés ainsi que la monopolisation des positions de pouvoir ou de prestige dans les domaines publics par les hommes. Certains chercheurs acceptaient cette description de la division hiérarchique de la condition humaine mais tentaient de la problématiser, cherchant des explications dans la biologie de l'être humain, dans sa capacité psychique et cognitive (e.g. Ortner, 1972; Rosaldo, 1974). D'autres se demandaient si cette dichotomie était fondée empiriquement ou, même si elle l'était, quelles généralisations interculturelles elle permettait quant à la distribution sexospécifique du pouvoir. Était-il possible que le peu d'information recueillies sur les femmes puisse être suffisantes pour conclure que les femmes ont en tout temps et en tout lieu dirigé ou été dirigées par les familles et le domaine privé? La sphère domestique peut-elle être toujours si facilement distinguée ou si manifestement séparée des sphères d'activité importantes dans toutes les sociétés? Quelle évidence avons-nous que les hommes monopolisent de manière universelle les positions d'autorité conventionnelle? Quelles

autres formes de pouvoir pourraient-elles être importantes dans des contextes donnés? L'idée que les activités masculines commandent plus de prestige reflète-elle dans certains cas les préjugés des anthropologues ou de leurs personnes-ressources mâles? Quels sont les liens entre le prestige, le pouvoir et la dominance?

Les recherches européenistes ont contribué de façon substantielle au développement de cette nouvelle problématique. En travaillant presque exclusivement dans des régions rurales organisées autour d'un mode domestique de production agricole et largement isolées des centres importants de pouvoir politique conventionnel, certains de ces anthropologues européenistes ont établi que, dans ces situations, la sphère domestique était un lieu important de pouvoir économique et symbolique (e.g. Friedl, 1967). De plus, l'accès au pouvoir politique conventionnel était très limité pour les hommes autant que pour les femmes dans ces contextes. En conséquence, dans ces sociétés le pouvoir non-conventionnel, souvent à base domestique, devint le pouvoir le plus important (e.g., Riegelhaupt, 1967). Dans ces genres de contexte on contestait la marginalité de la sphère domestique et on ne considérait pas l'association des femmes aux activités domestiques comme étant nécessairement un symptôme de manque de pouvoir. On maintenait que l'analyse de la division du pouvoir entre les sexes pourrait se concentrer sur la sphère domestique (Chinas, 1973; Wolf, 1972). Dans ce genre d'argument (dans lequel j'inclurai mon propre travail sur ce sujet: Rogers, 1975, 1978, 1979, 1980, 1985), une compréhension adéquate de la distribution du pouvoir entre les sexes requiert une considération attentive des lieux et des formes de pouvoir pertinents dans un certain contexte ou dans une société donnée. Des jugements *a priori* concernant l'importance de la sphère domestique n'étaient pas considérés plus légitimes que les jugements *a priori* concernant sa marginalité.

Un autre genre d'argument qui parfois accompagne et parfois conteste l'argument mentionné ci-haut servait à associer l'assertion que la domination masculine est une caractéristique partagée par la majorité des sociétés contemporaines et l'assertion qu'elle n'est ni un produit intemporel, ni un produit inévitable de la nature humaine. Dans ce contexte, d'apparentes similitudes interculturelles étaient expliquées en recourant à l'impact des processus historiques tels que la colonisation, la formation de l'état, l'industrialisation, l'urbanisation, le capitalisme ou la mondialisation (e.g., Boserup, 1970; Hafkin et Bay, 1976; Mintz, 1971; Nash et Safa, 1980; Rapp, 1975). Suivant cette logique, comprendre le statut des femmes dans un temps et lieu spécifique requérait une analyse

attentive des processus de changement et promettait de nouvelles visions de la dynamique de ce genre de processus.

Le débat sur l'universalité de la dominance masculine, n'étant jamais résolu, fut éventuellement abandonné face à l'ambiguïté du concept de la «dominance». Comme ce numéro le démontre, il existe une myriade de façons différentes de définir et de mesurer le pouvoir. De plus, il me semble clair que dans les relations humaines, un individu complètement impuissant n'existe pas, pas plus qu'un individu ou une catégorie d'individus, doués de pouvoir absolu. Si par *dominance* nous voulons dire *pouvoir absolu* il devient facile de démontrer qu'une certaine personne ou catégorie de personnes ne peut être en réalité absolument dominante ou dominée. Ces démonstrations peuvent facilement dégénérer en combats faciles contre des épouvantails, sans intérêt ni utilité. Si d'un autre côté, nous ne sommes pas surtout préoccupés par les assertions concernant la puissance ou l'impuissance absolue mais par les genres de relations de pouvoir qui existent entre les catégories particulières de personnes – comme c'est le cas avec les auteures ici – alors des questions plus complexes et plus pertinentes peuvent être posées.

La disparition de l'intérêt concernant l'universalité de la dominance masculine semble, par contre, être accompagnée d'un abandon partiel des questions de distribution de pouvoir comme sujet central dans l'étude anthropologique du vécu social des sexes. Ceci est sans doute compatible avec les changements dans le type d'analyse dans la discipline depuis la dernière décennie, incluant le déclin d'une vision des relations sociales humaines dans lesquelles la maximalisation du pouvoir est nécessairement une dynamique centrale. À la lumière de cette impression, il est frappant de constater comment tous les travaux de ce numéro se préoccupent du type et de l'ampleur du pouvoir détenu par les femmes. Quoique les façons de traiter ces problèmes ici sont généralement plus perfectionnées que celles qui se trouvent dans la littérature antérieure de «domination masculine», il existe des parallèles clairs entre ces deux approches.

Comme Roseman et Kelley le suggèrent dans leur introduction, l'ethnographie de la Galice et du Portugal du Nord ont joué un rôle important au moins tout au long des années quatre-vingt dans le développement de la pensée anthropologique concernant la division du pouvoir selon les sexes. En partie parce que, dans cette région, les femmes semblent avoir accès à plus de pouvoir qu'ailleurs (notamment en comparaison avec les sociétés Méditerranéennes), les anthropologues s'y sont

beaucoup intéressé. Ils ont produit une documentation qui enrichit nos visions et jette une lumière nouvelle sur les dynamiques du vécu social des sexes et la distribution du pouvoir. Ainsi, il n'est pas surprenant que de nouvelles perspectives soient apparues à la suite de recherches dans cette région. Les travaux antérieurs cherchaient à comprendre comment et pourquoi les femmes avaient plus de pouvoir que ce que les convictions naïves de domination masculine pouvaient laisser prévoir. Dans ce numéro, les auteures s'adressent aux assertions naïves concernant le «pouvoir absolu» exercé par les femmes dans cette même région (Brøgger et Gilmore, 1997). La réintroduction du modèle domination/subordination des relations entre les sexes court le risque de nous ramener aux démonstrations banales sur les limites de tout pouvoir. Les auteurs évitent ce piège et nous offrent plutôt des analyses nuancées des ambiguïtés et des contradictions propres aux types de pouvoir auxquels les femmes de la région ont accès. Il est intéressant de noter que tandis que la littérature antérieure visait généralement à attaquer la notion de domination masculine absolue en considérant les formes de pouvoir auxquelles les femmes subordonnées avaient accès, la plupart des articles ici visent à contester la notion de dominance absolue des femmes en considérant les contraintes quotidiennement vécues par ces dernières.

Une nouvelle stratégie considère les stéréotypes populaires en Espagne, mentionnés dans plusieurs des articles ici présentés et traités en plus de détails ailleurs par Kelley (1994). Ces stéréotypes maintiennent que les femmes Galiciennes sont inhabituellement puissantes et leurs hommes exceptionnellement faibles. L'exploration des raisons pour lesquelles les chercheurs et d'autres font (et contestent) ce genre d'assertion me paraît importante, en partie parce qu'elle offre un changement à l'empirisme gauche qui caractérisait nos recherches d'il y a une génération.

Le point de mire de ces travaux concernant les vies des femmes nous oblige à questionner la relation entre «l'étude des femmes» du passé et l'étude plus actuelle sur le vécu social des sexes. Il me semble utile de distinguer l'étude des sexes comme principe d'organisation ou d'ordre social de l'étude de l'une ou l'autre catégorie sociale définie en termes de sexes (e.g., les femmes), de la même façon que l'étude de la stratification sociale n'est pas tout à fait identique à l'étude de la classe ouvrière. Notre domaine de recherche a commencé comme «l'étude de la femme» parce que notre compréhension des questions plus globales reliées aux sexes était nécessairement limitée puisque nous n'en savions pas autant sur les femmes que sur les hommes. Le

changement récent de nomenclature qui passe de l'étude des femmes à l'étude du vécu social des sexes – ce que dans le monde anglophone on dénomme «gender studies» semble marquer la fin de cette vieille absence des femmes de la littérature ethnographique. Ce changement qui permet de penser de manière plus approfondie les relations entre les sexes peut aussi bien représenter, de manière peut-être moins salubre, une perte d'intérêt pour l'étude d'expériences spécifiquement féminines.

Dans ce numéro comme ailleurs, par contre, il y a un changement curieux de conceptualisation faisant souvent des termes «relation entre les sexes/vécu social des sexes» des synonymes de «femmes». L'étude des sexes finit par être concernée en premier lieu avec l'étude des femmes. Malgré les nouvelles appellations, il semble que l'intérêt pour l'étude des femmes n'a finalement pas été déplacé, de telle sorte que les nouveaux termes peuvent être illusoire. Comme les travaux de ce numéro le démontrent, il reste certainement important de se documenter sur l'expérience changeante des femmes dans leurs contextes nord Ibériens variés exposés ici, ainsi que sur les sortes de contraintes qu'elles perçoivent et les façons dont elles les négocient. Si leurs homologues mâles restent cachés, ou apparaissent surtout en tant que pères, maris, fils, et frères par rapport au sujet, il est certain que la compréhension acquise dans l'hétérogénéité des trajectoires de vie est utile. L'étude de l'expérience de puissance et d'impuissance chez les femmes, cependant, n'est pas tout à fait la même entreprise que l'étude de l'effet de la position des sexes comme principe de classification et d'ordre social. Cette dernière perspective, me semble-t-il exige un éclaircissement comparable de la perception que les hommes ont d'eux-même et des autres, des contraintes auxquelles ils font face comme hommes et de leurs façons de les gérer. Je ne maintiens pas que l'étude des sexes et de leur vécu social devrait remplacer les femmes comme sujet principal, mais je maintiens qu'il demeure utile de faire la distinction.

L'intérêt pour les relations familiales, les économies domestiques et la production agricole, évident dans ce numéro, semble aussi être une caractéristique partagée avec d'anciens travaux sur l'étude de la femme. Une partie de l'argument élaboré il y a une génération semble être devenu évident en soi: la sphère domestique n'est pas nécessairement marginale ni sans intérêt quant aux relations sociales de pouvoir et peut en fait être importante pour comprendre les vies des femmes et la division du pouvoir selon les sexes. Également importantes, par contre, sont les idées que la place de la sphère domestique peut varier selon les contextes culturels ou sociaux

et que dans certains cas les femmes peuvent ne pas être principalement engagées dans des tâches domestiques. Il ne peut être pris pour acquis que les vies des femmes ou les modèles de distribution de pouvoir selon les sexes sont nécessairement bien expliqués par le vécu domestique. Les travaux de ce numéro offrent une nouvelle compréhension des façons dont l'expérience des femmes dans leur famille et leur maison a été façonnée par des processus significatifs de changement en Galice et au Portugal du Nord tels le déclin de l'agriculture de subsistance, l'importance croissante attribuée à l'argent et au travail extra-domestique, les nouvelles formes de migration et l'urbanisation. Mais justement à cause de l'influence de ces processus sur les relations familiales et sur la place du foyer en tant qu'entité sociale et économique, il est important de situer la sphère domestique en fonction des autres lieux quant à son importance pour l'expérience des femmes et des autres acteurs dans ces situations, de même aussi sans doute que de se pencher sur leurs interactions et leur expérience dans d'autres secteurs importants d'activité.

Finalement, un certain nombre de travaux dans ce numéro exploitent des récits de vie, offrant une alternative efficace aux propos trop stéréotypés ou catégoriques sur les sources de pouvoir chez les femmes et l'étendue de leur expérience. Les histoires de vies nous rappellent que les règles normatives qui gouvernent les relations sociales – incluant celles qui forment le statut et le pouvoir des femmes – sont elles-mêmes ambiguës, sujettes à maintes interprétations et manipulations. Elles nous rappellent aussi que la vie réelle est beaucoup plus complexe qu'une simple liste de règles ne peut le suggérer. L'expérience des femmes que nous rencontrons ici ne se conforme pas de manière nette aux modèles qui expliquent la division du pouvoir selon les sexes dans cette région en référence aux règles d'héritage, de division de travail, ou à d'autres variables qui sont conventionnellement utilisées. En accord avec les styles courants d'analyse se concentrant sur la multiplicité de l'expérience humaine, ces analyses apportent de précieuses corrections à des visions trop catégoriques. Elles nous rappellent aussi le passage de Lowie dans son livre *Primitive Society*, cité (avec l'exception de la phrase finale) dans les commentaires d'Evans-Pritchard sur les impondérables formant les relations entre les sexes :

Les relations entre hommes et femmes sont multiples et il est dangereux d'en souligner uniquement un aspect. C'est à la théorie qu'il faut attacher le moins d'importance. La théorie influence la pratique, mais souvent modérément . . . [I] est important de connaître le

droit coutumier et la philosophie théorique statuent sur les obligations et les droits féminins, mais il l'est encore bien plus de se rendre compte si la pratique se conforme à la théorie ou la dépasse, ainsi qu'il arrive parfois. Le rôle exagéré qui est fréquemment assigné aux propositions abstraites et aux décrets légaux relève de ce rationalisme pervers qui a si souvent obscurci la compréhension des institutions des hommes et de leur psychologie. (Lowie, 1969 [1920] : 182)

Lorsque poussé à ses limites logiques, ce genre d'argument nous ramène aux «impondérables» d'Evans-Pritchard. Si les relations entre les sexes ou l'expérience des femmes sont déterminées par les détails infinis qui expliquent la spécificité de la vie individuelle de chacun, alors ces domaines ne gagnent pas finalement à être soumis à l'analyse sociale ou culturelle. Et alors nous, comme anthropologues, sommes peu justifiés de nous attaquer à ces questions. Le défi demeure de bien saisir les complexités du pouvoir et de l'expérience des femmes, sans revenir à une conception qui fait de nos outils d'analyse, des instruments inadéquats pour leur compréhension.

Parce qu'ils nous ramènent à un problème d'importance centrale pour l'anthropologie des femmes au moment de son émergence à la génération précédente, ils offrent des témoignages impressionnants sur le développement dramatique de ce domaine depuis cette époque. Ce développement est marqué en partie par des changements dans la détermination des prémisses qui peuvent être prises pour acquises et de celles qui requièrent des explications ou des contestations. Puisque le domaine continue d'avancer dans de nouvelles directions ou de revenir dans d'anciennes directions, ces prémisses continueront sans doute d'être remaniées. Un examen périodique des expériences antérieures peut raffiner les questions que nous nous posons aujourd'hui. Cette perspective que nous acquérons, en nous tournant vers le passé, me pousse à suggérer qu'il peut être maintenant utile de reconsidérer attentivement les associations entre sexes, femme et famille, habituellement décrites par les chercheurs dans ce domaine. Certaines questions (e.g., concernant l'expérience que les femmes ont du pouvoir) peuvent sans aucun doute être adressées en se concentrant sur l'un ou l'autre groupe des sexes, mais d'autres types de questions (e.g., celles concernant les modèles de distribution de pouvoir selon les sexes) requièrent une analyse inter-sexospécifique. De même, il est certain que la sphère domestique est partout un élément important doué de potentiel intéressant pour les expressions et les expériences de pouvoir dans et entre les groupes engendrés par les catégories de sexe.

En même temps, dans le monde contemporain, il est moins probable que jamais que l'expérience des femmes ou les relations entre les sexes soient nécessairement complètement ou même principalement contenues dans ce domaine. Finalement nous devons éviter de nous avancer trop vers ces impondérables qui risquent de dissoudre le domaine dans des dilemmes au-delà de notre compétence ou de notre intérêt d'anthropologues. Il faut se méfier des épouvantails le long de la route.

## Références

- Boserup, E.  
1970 *Women's Role in Economic Development*, London : George Allen & Unwin.
- Brøgger, J. et D.D. Gilmore  
1997 The Matrifocal Family in Iberia: Spain and Portugal Compared, *Ethnology*, 36 : 13-30.
- Chinas, B.  
1993 *Isthmus Zapotecs: Women's Roles in Cultural Context*, New York : Holt, Rinehart and Winston.
- Evans-Pritchard, E.P.  
1965 The Position of Women in Primitive Societies and Our Own, *The Position of Women in Primitive Societies and Other Essays in Social Anthropology*, New York : The Free Press: 37-58.
- Fox, R.  
1969 *Kinship and Marriage*, Baltimore : Penguin.
- Friedl, E.  
1967 The Position of Women: Appearance and Reality, *Anthropological Quarterly*, 40 : 97-108.
- Hafkin, N.J. et E.G. Bay (ed.)  
1976 *Women in Africa: Studies in Social and Economic Change*, Stanford : Stanford University Press.
- Kelley, H.  
1994 The Myth of Matriarchy: Symbols of Womanhood in Galician Regional Identity, *Anthropological Quarterly*, 67 : 71-80.
- Lowie, R.  
1969 *Traité de sociologie primitive*, Paris : Payot, traduction par E. Métraux de *Primitive Society* (1920).
- Mintz, S.  
1971 Men, Women and Trade, *Comparative Studies in Society and History*, 13 : 247-269.
- Nash, J. et H.I. Sofa (éd.)  
1980 *Sex and Class in Latin America*, New York : Bergin.
- Ortner, S.  
1972 Is Female to Male as Nature Is to Culture? *Feminist Studies*, 1 : 5-31.
- Quinn, N.  
1977 Anthropological Studies on Women's Status, *Annual Review of Anthropology*, 6 : 181-225.
- Rapp (Reiter), R.  
1975 Men and Women in the South of France, *Toward an Anthropology of Women*, R.R. Reiter (ed.), New York : Monthly Review Press : 283-308.  
1978 Review Essay: Anthropology, *Signs*, 4 : 497-513.
- Richards, C.  
1972 *Man in Perspective: An Introduction to Cultural Anthropology*, New York : Random House.
- Riegelhaupt, J.  
1967 Saloio Women: An Analysis of Informal and Formal Political and Economic Roles of Portuguese Peasant Women, *Anthropological Quarterly*, 40 : 109-126.
- Rogers, S.C.  
1975 Female Forms of Power and the Myth of Male Dominance: A Model of Female/Male Interaction in Peasant Society, *American Ethnologist*, 2 : 727-756.  
1978 Woman's Place: A Critical Review of Anthropological Theory, *Comparative Studies in Society and History*, 20 : 123-162.  
1979 Espace masculin, espace féminin: Essai sur la différence, *Études rurales*, 74:87-110.  
1980 Les femmes et le pouvoir, *Paysans, femmes et citoyens: Luites pour le pouvoir dans un village lorrain*, H. Lamarche, S.C. Rogers and C. Karnoouh (eds.), Le Paradou: Actes Sud.  
1985 Gender in Southwestern France: The Myth of Male Dominance Revisited, *Anthropology*, 9 : 65-86.
- Rosaldo, M.Z.  
1974 Woman, Culture and Society: A Theoretical Overview, *Woman, Culture and Society*, M.Z. Rosaldo et L. Lamphere (ed.), Stanford : Stanford University Press : 17-42.
- Wolf, M.  
1972 *Women and the Family in Rural Taiwan*, Stanford : Stanford University Press.